BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DES BASSES-ALPES

TOME VI

1893-1894

BIBL. MEJANES AIX

Paul MARTIN

EXCURSION

A

PIERRE-ÉCRITE ET A CHARDAVON

Vous n'ignorez pas, Mesdames et Messieurs, qu'il existe dans le département des Basses-Alpes une curiosité archéologique des plus intéressantes et des plus remarquables de la période romaine dans les Gaules. Elle est connue, dans le pays, sous la dénomination de *Peira-Escricha*, autrement dit *Pierre-Ecrite*.

C'est une longue inscription, gravée sur la surface unie d'un grand rocher à pic, qui se trouve à douze kilomètres de Sisteron, dans la vallée de Chardavon, au milieu d'une nature abrupte, désolée et sauvage. Elle date de 409 à 423 de l'ère chrétienne. Elle a donc, aujourd'hui, près de 1,500 ans d'existence, et c'est, assurément, la plus belle, la plus curieuse et la mieux conservée de toute la Provence.

Les historiens, les archéologues et les savants, dans les siècles passés et de nos jours encore, en ont fait de nombreuses descriptions. Le liste est trop longue pour vous la communiquer (1), et je ne veux pas, du reste, dépasser le but que je me suis proposé.

---

(1) Noms des auteurs qui ont écrit sur Pierre-Écrite :

Spon, Sirmond, Sidonii, Gruter, Bergier, Boldon, Bouche, Bouquet, de la Gandara, Chorier, Papon, Hagenbuch, Mevolhon, Henry, Millin, Honnorat, Laplane, abbé Féraud.

BIBL. MEJANES AIX

Ces descriptions, je les ai lues et relues avec beaucoup d'intérêt, et, tout en reconnaissant qu'elles sont des plus savantes et qu'elles ont été faites d'après des documents d'une authenticité indiscutable, je suis porté à croire, pour beaucoup de raisons, que la plupart de ces écrivains n'y sont jamais allés et ne l'ont jamais vue.

C'est seulement vers la fin du XVIIIe siècle que Millin, le célèbre archéologue et naturaliste français, vint la visiter. Il en a fait ensuite une précieuse narration et surtout une traduction paléographique considérée comme la plus exacte et la plus fidèle. Plus tard, en 1818, Henri, après l'avoir vue lui-même, en parle longuement dans ses *Recherches sur les Antiquités des Basses-Alpes*. Enfin, vers 1838, deux hommes de grande valeur, deux Bas-Alpins, le docteur Honnorat (1) et Laplane (2), firent ensemble l'ascension de la montagne pour l'étudier sur place dans ses plus petits détails. Nous avons l'analyse de leurs travaux et de leurs observations dans les *Annales des Basses-Alpes* et l'*Histoire de Sisteron*.

A côté de ces savants et parmi les personnages les plus remarquables qui sont allés à Pierre-Écrite, je ne puis m'empêcher de vous signaler la visite, en 1443, du fils du roi René, le duc Jean de Calabre, accompagné d'une

---

(1) Le docteur Honnorat (Simon-Jude), né à Allos le 3 avril 1786 et mort à Digne en 1850, est un des hommes les plus remarquables des Basses-Alpes. Comme naturaliste, entomologiste, géologue et botaniste, il a laissé de savantes études; mais son œuvre capitale a été son grand *Dictionnaire de la Langue d'Oc*, qui est resté le prototype de tout ce qui a été fait depuis.

(2) Laplane (Édouard de), né à Sisteron vers 1786 et mort, dans cette ville, en 1870, peut, à un autre point de vue, être mis en parallèle avec le docteur Honnorat, dont il était l'ami intime et le compagnon fidèle. Ses travaux historiques sont nombreux et méritent l'attention des érudits. Son *Histoire de Sisteron*, surtout, restera comme une des œuvres les plus parfaites qui existent sur les Basses-Alpes.

suite brillante de grands seigneurs et de belles dames de la cour de son père.

Vous trouverez certainement très audacieux, de ma part, de venir, après ces hommes illustres, vous entretenir sur une question qui a été, pour ainsi dire, épuisée; mais j'ai pensé que je pourrais, peut-être, vous présenter moi-même quelques nouvelles impressions; puis, ce qui m'a décidé tout à fait, je vous l'avoue, c'est qu'aucun de ces écrivains n'a parlé du cadre merveilleux qui l'entoure et encore moins des beautés de la nature qu'on trouve sur son chemin.

Le docteur Honnorat, avec son intelligence habituelle, en a fait une reproduction d'une fidélité irréprochable, que j'ai cherché à copier, aussi bien que possible, dans celle que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui (1). Elle est donc là, sous vos yeux, en petit, à peu près telle qu'elle existe en nature, avec ses irrégularités, ses abré-

---

(1) Voici de quelle façon le docteur Honnorat a pu faire cette reproduction. Après avoir établi un échafaudage, il a tracé un grand nombre de lignes horizontales et perpendiculaires sur l'inscription elle-même. Il a fait, ensuite, la même opération sur une feuille de papier, en réduisant les carrés dans les mêmes proportions. Puis il a dessiné, dans chacun de ces carrés, ce qui se trouvait dans celui de l'inscription qui y correspondait. Cela lui a permis de retracer exactement, non seulement la position respective des caractères, mais encore leurs formes et leurs altérations. On peut donc affirmer que ce fac-simile est d'une exactitude scrupuleuse, et il est facile de constater, d'abord, que l'inscription est absolument intacte depuis 1838 et, ensuite, que la fissure de gauche existait à l'époque où elle a été gravée, tandis que celle de droite s'est formée depuis.

Quant aux deux dernières lignes, qui sont sur un plan qui n'offre qu'une légère inclinaison et qui sont illisibles à l'œil nu, le docteur Honnorat a pris du sable et de l'eau, il a frotté la partie du rocher avec de l'herbe sèche et il est arrivé, par ce procédé, à lire tout ce qui restait caché de l'inscription entière, sauf trois ou quatre lettres que les éclats de la pierre ont emportées, mais qu'on peut parfaitement suppléer.

viations, ses lacunes et l'excavation, dans le bas, qui a détruit, vous le voyez, une partie des trois dernières lignes.

Je vous ferai grâce de la lecture du texte original, mais il est indispensable que vous connaissiez la traduction qu'en a faite Millin.

La voici :

Claudius Postumus Dardanus, homme illustre, revêtu de la dignité de patrice, ex-gouverneur consulaire de la Province Viennoise, ex-maître des requêtes, ex-questeur, ex-préfet du prétoire des Gaules ; et Newia Galla, femme clarissime et illustre, son épouse ; ont procuré à la ville de Théopolis l'usage des routes, en faisant tailler, des deux côtés, les flancs des ces montagnes, et lui ont donné des portes et des murailles. Tout cela a été fait sur leur propre terrain ; mais ils l'ont voulu rendre commun pour la sûreté de tous. Cette inscription a été placée par les soins de Claudius Lépidus, comte et frère de l'homme déjà cité, — ex-maître du Conseil des Mémoires, ex-comte des revenus particuliers de l'empereur, afin de pouvoir montrer leur sollicitude pour le salut de tous et d'être un témoignage écrit de la reconnaissance publique.

Ne perdez pas de vue que cette inscription remonte à quinze cents ans et vous serez frappé, comme moi, de sa clarté, de sa netteté et de son exactitude.

Ce Dardanus, dont il est question ici, nommé préfet du prétoire des Gaules, à Arles, vers l'an 409 de notre ère, sous le règne d'Honorius, empereur d'Occident, était vraiment, à cette époque, un personnage illustre, puisqu'il était gouverneur de la plus grande partie de la Gaule méridionale. Saint Jérôme et saint Augustin, qui étaient

ses contemporains, en font un éloge pompeux et en disent beaucoup de bien; mais, suivant Millin, ils n'ont pu le juger que par ses lettres et sa correspondance. Par contre, Sidonius Appolinaris, son compatriote, qui vivait près de lui, le représente comme un monstre et un vil scélérat, réunissant tous les vices des divers tyrans qui avaient envahi les Gaules sous l'empire d'Honorius.

Ces divergences d'opinion seraient trop longues à expliquer. Je n'insisterai pas; mais laissez-moi vous dire, en passant, que si les crimes qu'on lui reproche sont vrais, et si, pour les expier, il est..... au purgatoire depuis cette époque, il serait temps que le bon Dieu, dans sa mansuétude, les lui pardonne et le rappelle à lui.

Quant à l'existence de la ville de Théopolis, dont l'étymologie grecque signifie ville des Dieux, il est bien difficile d'être fixé d'une façon certaine; car de nombreux historiens prétendent qu'elle n'a jamais existé, et d'autres assurent qu'elle était bâtie sur le rocher de Dromon, à quatre ou cinq kilomètres de la gorge de Chardavon (1), à l'endroit où se trouve actuellement le hameau de Théous. L'analogie de ces deux noms, Théous, Théopolis, donnerait plus de poids à leur croyance (2).

---

(1) Les historiens qui ont nié l'existence de Théopolis, sous certains rapports, peuvent avoir raison; car une ville, dans l'acception du mot, ne peut disparaître sans laisser la moindre trace; mais il est sûr, certain, et tout le prouve, qu'il existait, sinon une ville, du moins un village, une bourgade, une agglomération quelconque et, probablement, un château ou un domaine appartenant à Dardanus et portant le nom de Théopolis.

(2) En fouillant le plateau de Théous, en 1656, on retrouva les restes de l'ancienne église de Notre-Dame de Dromon. Parmi les ruines, étaient une statue en pierre de la Vierge et une large pierre ayant servi d'autel. Dans le sous-sol, existait une chapelle moins grande et dont les angles étaient construits en pierres follones ou du pays. Il fut décidé de reconstruire l'ancienne église, et l'autorisation fut donnée par l'évêque diocésain, Arthur de Lionne. Sa reconstruction fut faite en 1666 et, depuis cette époque, cette église est devenue un lieu de pèlerinage. (Abbé Féraud, *Histoire et Géographie des Basses-Alpes.)*

BIBL. M. S. A. X.

INSCRIPTION DE CHARDAVON

CL ☉POS T VM V S D A R D AN VS V̄INL♀ETPA
TRICIAE DIGNIT ATIS EXC O NSVLA RI PRO
VIN CIAE V IENNEN SI SEX MA G I STR OS CRI
NIILIB ☉EX QVAE S T ☉EX PRAE E ☉PRE T ☉GAIL ☉ET
NEV IAG AIL A CLAR ☉ET INL ☉E E M ☉M AT ERE AM
EIVSL O C OCVIN OMEN THEOPOLI E ST
VIARVM V SVM CAESIS V TRIMQ V E M O N
TIV ML ATERIB ☉PR AESTITERVN TM V R O S
ET PORTAS DE DERV N T Q V O DIN AG R C
PROPRIO C ONSTITVTVM T VETIO N I OM
NIVM V O LVERV N T ESSE COMM VNE AD N
TEN TE ETIA NV ☉INL ☉C OM ☉AC ERATREM E
M ORATIVIRI CL ☉LE PID O EXCO N SVLA
GERM AN I AE P RIM AE EX M AG MEM OR
EX C OM ☉RERVM PRIVAT ☉V TERGA O M N
V M S ALV TEME O RV
M ST V DIV M
T DE V O

TIONI SPVBLIC
TVLV S P OSSET STENDI

Ce que je puis affirmer, c'est que ce quartier est parfaitement connu, dans le pays, sous le nom de Théopolis; qu'on y a découvert des murailles, des arceaux, des armes, des poteries et des monnaies romaines. Je vous avouerai même que nous nous sommes laissé raconter, sans protester et sans rire, par un habitant de Saint-Geniez, qu'on y a trouvé, dernièrement, une cage en fer contenant des oiseaux pétrifiés!! En laissant de côté cette fallacieuse communication, on se demande si toutes les découvertes précitées proviennent de Théopolis ou du château féodal qui existait là au moyen âge (1). Je ne saurai le dire; mais, s'il m'était permis de donner mon opinion, je partagerais celles de Papon, de Millin, d'Achard et d'Henri, qui croient à son existence. L'inscription, à cet égard, est trop claire pour en douter un seul instant, et la preuve la plus concluante, à mon avis, c'est que Claudius Lépidus n'avait pas de raisons, en face de ses contemporains, pour citer une ville qui n'aurait pas existé.

∴

Depuis longues années, j'avais un grand désir d'aller à Chardavon, pour voir et étudier Pierre-Écrite en nature; mais le temps passe si vite et les obligations journalières de la vie sont si grandes, que j'attendais une occasion pour faire ce pèlerinage. Cette occasion s'est présentée inopinément l'année dernière, et j'en ai profité.

Mon cher et éminent ami, M. Daime, et M. Azam, nos deux savants naturalistes et entomologistes bas-alpins, partant pour cette contrée, à la recherche de coléoptères

---

(1) Ce château était connu sous le nom de Briansono et joua un grand rôle dans les guerres du XIV^e^ siècle. Les bandes de Rigaud de Montomat le démolirent de fond en comble, au mois d'avril 1393.

et d'insectes inconnus, sont venus me demander gracieusement si je voulais les accompagner.

Vous pensez bien que je ne me suis pas fait prier, et le 29 juin, en plein été, nous prenons tous les trois, frais et dispos, le train qui part de Digne à 5 heures du matin. A peine installés dans notre compartiment, la locomotive s'ébranle et nous emporte, dans sa course vertigineuse, au milieu d'une nature charmante, qui se déroule sous nos yeux comme un kaléidoscope.

En face de nous, le couvent de Saint-Domnin et son clocher pointu, dont les couleurs claires tranchent sur les verts sombres des pins de la montagne. Dans le bas, la vieille masure de Saint-Lazare, toute lézardée et croulante, qui était autrefois la léproserie de la ville. A notre droite, les maisons décrépies des Hautes-Sièyes, surmontées de cette tour chancelante qui est le dernier vestige d'un château féodal, et presque au sommet de la colline, Courbons, bâti en amphithéâtre comme une ville algérienne.

De l'autre côté de la Bléone, le vieux Gaubert, entouré de ses ruines et ses pierres druidiques, couronné au-dessus par cette grande et belle montagne de Cousson, qui s'élève majestueusement dans le ciel bleu comme un géant fantastique. A deux pas, les Basses-Sièyes (1); ensuite, Champtercier, les Grillons, le Chaffaut, Lagremuse et, plus loin, adossé sur le versant du coteau, le hameau d'Espinouse, où reposent, dans la paix du Seigneur, nos deux aquarellistes bas-alpins, Victorin et Paul Camoin, que nous avons aimés et admirés.

Le train continue à rouler sur une pente douce, en suivant la rive droite de la Bléone jusqu'au village de Malijai,

---

(1) C'est dans ce petit village que demeure le chanoine Féraud, un vrai savant, plein d'aménité, de modestie et de charme, C'est ici, dans la solitude, qu'il a produit ces œuvres innombrables et superbes, qui passeront à la postérité, comme le monument le plus complet qui existe sur nos chères Basses-Alpes.

que nous voyons à gauche, dominé par le château où Napoléon passa la nuit, à son retour de l'île d'Elbe. Puis nous sortons de l'étranglement de nos vallées alpestres, pour déboucher, tout d'un coup, dans celle de la Durance. Le contraste est frappant et nous saisit de suite. Ici, comme un lever de rideau, la vue s'élargit, les montagnes s'abaissent et la physionomie de la Basse-Provence s'annonce de tous côtés (1).

La rivière descend imposante sur son lit de galets, pour se marier et se confondre dans les teintes perdues des vapeurs matinales. A certains endroits, les branches se divisent et se séparent, pour se réunir encore au milieu du clapotage des ondes frémissantes qui brillent au soleil.

A gauche, le village des Mées avec sa rangée de rochers excentriques, dont les formes coniques et étranges attirent la curiosité de tous les voyageurs. En face, Montfort, qui s'étale sur les flancs de la montagne, et, à l'horizon, la silhouette presque imperceptible du clocher d'Oraison, qui émerge au-dessus des collines.

Nous traversons la Durance sur le pont en fer qui gémit, dans un fracas épouvantable, sous le poids des wagons emportés. Après un détour à gauche, nous sommes à Saint-Auban.

Nous prenons ensuite le train qui monte vers Grenoble et reprend sa course furibonde le long de la montagne. Nous laissons, d'un côté, Château-Arnoux, Peipin et la belle vallée du Jabron. De l'autre côté, nous retrouvons la Durance et ce joli village de Volonne, qui dévale du mamelon, au milieu de ses tours et ses ruines branlantes (2).

Au bout d'un gros quart d'heure, nous arrivons enfin à

---

(1) Quelques historiens prétendent que c'est à cet endroit qu'Annibal fit passer le gros de son armée pour traverser les Alpes.

(2) Nous saluons, en passant, M. Lieutaud, le savant bibliophile et archéologue émérite.

Sisteron. Notre première étape finit ; la seconde commence. Nous trouvons à la gare une calèche attelée de deux chevaux fringants et nous nous mettons en route, joyeux et contents, comme des écoliers qui partent en vacances et retrouvent leur liberté.

Nous passons en face de ces vieilles tours du moyen âge, qu'on ne se lasse d'admirer, reliques superbes et glorieuses des guerres du passé, qui se dressent fièrement dans le ciel avec leurs consoles mutilées et leurs mâchicoulis (1).

A côté, l'ancienne cathédrale de Notre-Dame de Poméiis, une des églises les plus remarquables des Basses-Alpes, non seulement par les beautés de son architecture, mais surtout par cet émail et cette patine adorables que les siècles apportent, jour par jour, à tous les monuments (2).

---

(1) Il existait, à l'époque, de nombreuses tours reliées par une ceinture de remparts, qui faisait le tour de la ville. Petit à petit, tout a été démoli et détruit. Il ne reste que celles-ci, qui sont une des plus grandes curiosités archéologiques des Basses-Alpes. On m'assure que, de nos jours, le conseil municipal de Sisteron avait décidé de les raser et qu'on y a renoncé à la suite des réclamations violentes qui se sont produites de tous côtés, notamment de Paul Arène. Espérons qu'une pareille idée ne germera plus dans le cerveau des édiles du pays. Ce serait une monstruosité impardonnable.

(2) Nous avons revu, depuis, l'intérieur de cette basilique, fondée par l'évêque Frondon, au commencement du XI^e^ siècle. Quelles désillusions !! Nous avons trouvé là une bande de peintres en train de badigeonner toutes les chapelles atérale avec des tons crus, vineux, épouvantables, qui hurlent, de tous côtés, sa voûte sacrée. Cette harmonie admirable et divine, qui portait à la prière et à la méditation, n'existe plus, et il n'y a pas de remèdes. Nous sortons révoltés de tant de vandalisme et nous y reviendrons.

Je dirai, en passant, que la paroisse de Notre-Dame de Manosque, qui date du X^e^ siècle, a subi également le même sort, il y a deux ans à peine. Comme celle de Sisteron, elle avait, dans son ensemble, cette impression mystique des siècles passés, qui nous émeut et évoque en nous des sentiments religieux qui nous rapprochent du Créateur. Elle est aujourd'hui bariolée de toutes les couleurs les plus criardes qu'on puisse imaginer, et elle a maintenant l'aspect

Elle mériterait une longue analyse; mais ne nous écartons pas, pour le moment, du sujet qui nous occupe et continuons notre chemin.

Nous traversons Sisteron, qui est, après Moustiers, la ville la plus curieuse et la plus pittoresque de tout le département. Nous voilà sous la porte Dauphine et, après avoir dépassé le pont élancé qui enjambe la Durance, nous prenons la route de Chardavon, du côté de la Baume, laissant à notre droite la vieille église de Saint-Marcel, avec son clocher en pyramide; des bâtiments délabrés, des murailles en ruines, tout ce qui reste, enfin, de la maison des Antonins et de l'ancien monastère des Dominicains du XIIIe siècle.

Nous commençons à monter au milieu d'une nature plantureuse et fertile, où tous les verts de la palette viennent s'harmoniser. De droite et de gauche, des champs cultivés, des prairies verdoyantes, qui reluisent encore de la rosée de la nuit.

La route devient sinueuse, pénible, formant à chaque pas des lacets innombrables.

---

d'un café-concert où l'on chante des gaudrioles. Quelles désolations, mon Dieu!! Et dire qu'il ne s'est trouvé personne, dans le pays, pour protester contre ce maquillage impardonnable!!

Il existe, dans cette église, deux objets très précieux : une statue en bois de la Sainte Vierge, avec la couronne mérovingienne, qui date du VIe siècle et connue sous le nom de Notre-Dame de Romigier ; puis un sarcophage en marbre très ouvragé et des plus remarquables, qui remonte à la même époque. La Providence a fait un miracle et les a préservés ; mais il est permis de croire qu'un jour ou l'autre, pour des raisons que je ne veux pas qualifier, ils seront peinturlurés aussi.

Ces deux églises sont classées, je crois, parmi les monuments historiques. Elles méritaient de l'être. On aurait dû, alors, les surveiller et éviter cette profanation. Nous ne sommes pas assez riches, dans les Basses-Alpes, en monuments antiques, pour laisser détruire et dévaster ceux que nous avons. Ce serait l'occasion, dans tous les cas, d'exiger des prières expiatoires qui, sans nous consoler, pourraient réconcilier les vrais coupables avec le ciel.

Des mouches et des insectes, attirés par le bruit des grelots, volent autour de nous en fanfarons, bravant impunément les regards envieux de mes deux compagnons, qui les suivent des yeux et les guettent au passage (1).

A mesure que nous montons, les lignes se dessinent et les plans se séparent. Au détour d'un chemin, nous avons devant nous un panorama superbe, d'un effet saisissant. A l'angle du tableau, la petite ville de Sisteron, cramponnée au rocher comme un nid d'hirondelles. Au-dessus, sa citadelle de Peyrimpie, hérissée de remparts, de bastions, de meurtrières et, au-dessous, cette avalanche de maisons crevassées et branlantes, qui nous produisent l'effet d'un château de cartes qui va dégringoler dans le courant de la rivière. A droite, la Durance et le Buech, sur leur lit de gravier, qui serpentent comme des couleuvres d'argent, au milieu d'une enfilade de vallées luxuriantes, pour se perdre et mourir dans des vapeurs bleuâtres, comme celles qu'on voit dans les matinées brumeuses de Daubigny et de Corot. Enfin, au premier plan, des champs de blés mûrs, avec des teintes d'or et de cuivre poli, qui éclatent aux rayons du soleil comme des fanfares romaines.

Nous continuons à monter. Le soleil darde de ses feux les rampes de la montagne. La chaleur devient accablante, et les cigales reprennent leur chanson de la veille sur les branches des amandiers qui bordent le chemin.

Petit à petit, la nature devient aride, sauvage, et, à un moment donné, nous ne trouvons plus que des terrains incultes, des ravins escarpés, des arbres rabougris, des chardons et des ronces.

Après mille contours, raboteux et grimpants, nous arri-

---

(1) Il est prouvé que le son des grelots attire les mouches des environs, qui arrivent en foule pour sucer le sang des chevaux, des mulets et des ânes. On peut en faire l'expérience et on sera convaincu.

vons enfin sur le plateau de la Baume. Nous sommes sur une grande hauteur. La vue plane au loin dans l'espace. Tout à coup, nous nous trouvons en face d'un paysage émouvant, vertigineux, fantastique, qui nous fait tressaillir. A deux pas, sous nos yeux, une gorge béante, formée par deux grands rochers dentelés, déchiquetés, effrayants, où les aigles et les vautours viennent faire leurs nids. Dans le bas, Entrepierres, blotti aux pieds du précipice et, dans le lointain, Vilhosc, qui se détache en clair sur les dernières brumes matinales. De tous côtés, des déchirures bizarres, des gorges aériennes, des vallées serpentines, une variété infinie de défilés, de gouffres, de vallons, de montagnes, qui s'épaulent et se croisent. A l'horizon, des bandes d'or bruni, des rayures verdâtres, des filets d'eau qui scintillent comme des rubans lumineux et, dans l'ensemble, un grandiose et merveilleux paysage, qui captive le cœur et la curiosité de l'artiste, du touriste et des admirateurs frénétiques de la belle nature.

A quelques mètres plus loin, entre deux pitons gris et rouges, le petit village de Salignac, perché sur un coteau comme une vigie romaine, avec sa tour décrépie, ses maisons enfumées, qui nous intéresse surtout parce qu'il nous rappelle un ami (1).

∴

Nous reprenons notre excursion; la montée recommence et, à la jonction de la route qui conduit à Mézien, nous descendons de voiture. Mes charmants compagnons ne tiennent plus en place et ne peuvent résister au désir de fouiller les buissons, les arbustes, à la recherche du coléoptère inconnu....., qu'on ne trouve jamais. Quant à moi, je veux me recueillir, noter mes impressions,

---

(1) M. l'abbé Richaud.

faire quelques croquis et contempler le paysage. Je reste donc seul, sur le chemin montant, rocailleux, solitaire, au centre d'un des sites les plus étranges que j'aie vus de ma vie.

Autour de moi, plus de végétation, plus de traces humaines. La vie est suspendue. On dirait que la nature sommeille après un grand labeur. Partout des montagnes calcinées, des pentes arides, des rochers erratiques. Une solitude complète, comme si je me trouvais transporté, perdu, abandonné sur une planète inhabitée. Ajoutez à cela un silence de cloître, à peine interrompu par le chant d'une alouette ou le bourdonnement d'une abeille qui passe.

Un peu au-dessus, cependant, un troupeau de moutons et de chèvres, sous la garde d'un vieux berger, dans sa roupe de bure, droit, silencieux, immobile, comme une statue antique, qui me regarde passer avec des yeux ahuris.

Arrivé à mi-côte, j'entends gronder le Riou dans le bas du ravin, et j'aperçois ses eaux turbulentes et vagabondes tomber en cascatelles et se frayer un chemin au milieu des roches et des pierres mousseuses.

Au-dessus, une longue muraille de rochers gris, rouillés, taillades par le vent et l'orage, qui ressemble, de loin, à une forteresse démantelée. Au centre, une échancrure sombre qui forme l'entrée de la gorge où se trouve la fameuse inscription que nous venons étudier. En dessous, les éboulis de la montagne, des blocs isolés, suspendus, qui s'étayent en gradins inégaux et nous rappellent ceux que nous avons vus à Annot.

J'approche du but de notre pèlerinage. Je franchis le dernier coteau avec une nouvelle ardeur et, quelques minutes après, je pénètre religieusement, en silence, dans la gorge de Chardavon, savourant, à mon aise, les beautés de la nature qui se déroulent devant moi.

BIBL. AIX ME.

GORGE DE CHARDAVON

PAUL MARTIN.

Phototypie Berthaud, Paris.

... au-dessus, une longue muraille de rochers gris,
rouillés, taillades, par le vent et l'orage.....

∴

Cette clue n'a pas la grandeur imposante et majestueuse de celles du Verdon, de Chabrières, de la Rouaine et de Barles; mais elle est plus intime, plus gracieuse et pleine de surprises et de charmes (1). La route devient horizontale et facile. Le Riou coule ici, tout doucement et sans bruit, au milieu de ce couloir immense qui tourne à chaque pas en forme d'hémicycle. De droite et de gauche, des rochers nus, perpendiculaires, avec des taches brunes et roussâtres qui, par leurs dispositions, me font penser à un boulevard circulaire d'une ville abandonnée.

Dans le silence et la solitude qui m'entourent, je suis rappelé à la vie par les cris aigus et passionnés de quelques hirondelles, qui sont venues bâtir leurs nids dans des aspérités inaccessibles et volent, à tire-d'ailes, à la recherche de la pâture qu'elles portent à leurs petits (2).

Au dernier tournant, j'aperçois un grand rocher pointu, isolé, en vedette. On dirait une sentinelle, gardienne vigilante de l'entrée de la gorge que je viens de traverser. Mon émotion augmente, car c'est là, je le sais, que je vais trouver cette célèbre inscription dont on a tant parlé.

Je presse le pas, je tourne le rocher, et elle se présente, tout d'un coup, à mes regards enchantés.

---

(1) On trouve aux archives des Bouches-du-Rhône (Reg. Torturis, fol. 213) une charte qui date de 1039 et parle de la clue de Chardavon. Il y avait là, à cette époque, un monastère. Les moines qui l'habitaient formaient une prévôté de chanoines réguliers, sous le titre de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste. Ce monastère fut incendié et détruit au XIV^e^ siècle et transféré à la Baume de Sisteron. (Abbé Féraud.)

(2) Il existe réellement des hirondelles qui fuient les habitations des villes et des campagnes et vivent sans cesse, comme des cénobites, au milieu des sites les plus abruptes et les plus sauvages.

∴

Quand on se trouve, pour la première fois surtout, en face de cette inscription romaine, elle évoque tant de souvenirs lointains qu'on ne peut soustraire son âme à une impression pleine de mélancolie et de tristesse. Quinze siècles nous séparent de son exécution. Que de générations disparues, que d'événements tragiques depuis cette époque!! On reste confondu, et toutes les gloires, les vanités et les illusions de ce monde s'effacent devant la réalité.

Lorsque nous ne serons plus sur cette terre, notre souvenir, croyez-le bien, ne survivra pas si longtemps ; à moins que, comme Dardanus, nous fassions graver profondément, sur une roche dure, nos noms, nos titres, nos qualités et..... toutes nos vertus.

C'est un avis que je donne gratuitement à tous ceux qui voudront, sans trop de peines, passer à la postérité.

∴

L'inscription se compose de vingt lignes et mesure, à peu près, 1m,75 de hauteur sur 1m,95 de largeur. Quelques écrivains ont dit que les lettres sont ectypes. Ce serait le cas de dire que c'est un travail de Romains. Elles sont tout bonnement gravées directement dans le rocher, et j'ai pu m'assurer, non sans peines, qu'elles ont exactement huit centimètres et demi de grandeur. Elles se présentent sur la face unie et verticale d'un rocher qui surplombe, ce qui est une des causes de leur conservation. Il est, toutefois, regrettable que l'ouvrier chargé de les reproduire ait mal calculé ses distances. S'il était parti de cinquante centimètres plus haut et un peu plus à gauche, l'inscription serait intacte. On peut affirmer, cependant, que depuis qu'elle a été copiée par le docteur Honnorat, en 1838, elle n'a pas subi la plus petite et la plus légère altération. Les

fissures que vous voyez, à droite et à gauche, existaient déjà à cette époque.

Après un examen des plus sérieux et malgré la déclaration des archéologues, des savants et de l'inscription elle-même, on peut affirmer aussi que la gorge n'a pas été tranchée. Les parties latérales, qui se trouvent en face, sont absolument vierges de tout travail humain. On s'est borné, simplement, à couper le rocher qui barrait le chemin, ce qui forçait les passants à traverser la rivière. On pourrait même, en l'étudiant de près, en décrire parfaitement la déclivité par ceux qui existent encore de l'autre côté de la route (1).

Vous remarquerez, enfin, que certaines phrases sont séparées par des feuilles de lierre avec leur petit pétiole. Des historiens ont cru y retrouver des cœurs percés par une flèche, symbole de douleur et de tristesse, tandis que ce sont, en réalité, les signes de ponctuation qu'on employait à l'époque (2).

---

(1) En lisant les descriptions qui ont été faites avant Millin, on serait disposé à croire que la gorge n'avait pas d'issue et que, pour cette raison, la rivière n'existait pas ; mais la plus simple observation nous permet de réfuter toutes les allégations qu'on a pu faire à cet égard. La gorge a, pour ainsi dire, toujours existé et le Riou y coule depuis l'époque la plus reculée des temps préhistoriques. En étudiant la topographie des lieux, on est convaincu de suite que cette clue est absolument la même, ou à peu près, qu'à l'époque où on a gravé l'inscription. Il est possible qu'un peu plus bas, à droite, on ait pu couper quelques rochers, pour faciliter le chemin ou la route. Je ne le pense pas, et cela demanderait une nouvelle étude ; mais, dans tous les cas, cette question serait bien secondaire et futile, et, en résumé, tout s'est borné à tailler les flancs du rocher de Pierre-Écrite, qui s'avançaient dans la rivière.

(2) La confusion vient de ce qu'on voit sur la pierre tumulaire de sainte Argiris et dans l'épitaphe de sainte Sévère des cœurs percés par une flèche, qui ressemblent beaucoup à ceux-ci, et c'est la présence du pétiole de la feuille de lierre qui donne l'apparence des signes de douleur qu'on trouve souvent sur les tombeaux romains de cette époque.

L'aspect de la gorge, qui se trouve à côté et que je vous recommande, me rappelle un grand cirque romain, avec ses gradins, ses loges et ses arènes. Elle est couronnée au sommet par des chênes tordus, dont la coloration sombre se détache sur des nuages perlés, qui roulent dans l'immensité du ciel, comme si le souffle brûlant de la Durance les poussait jusque là.

∴

Je pourrais vous entretenir longuement encore sur Pierre-Écrite; mais rassurez-vous. Je comprends très bien que j'abuse de vos instants et de votre patience. Je n'y reviendrai plus. Du reste, le grand air de nos montagnes a creusé des sillons au fond de nos estomacs. La faim nous aiguillonne. Mes deux amis viennent me chercher et nous allons, tous les trois, déjeuner sur les bords de la source, qui se trouve dans le ravin, à cent cinquante mètres du rocher de Dardanus et à deux pas de la rivière. Le site est charmant; l'eau est claire, limpide et d'une fraîcheur incomparable.

Nous nous installons, aussi bien que possible, sur un des rochers éboulés, comme ces bohémiens nomades qui traversent nos Alpes. Le moment est typique. Nous dévorons en silence, avec un appétit féroce, un pâté, un gigot et surtout.... une omelette au lard qui trahit une amie (1). Je vous déclare qu'en ce moment les plus belles dissertations archéologiques, entomologiques et littéraires ne nous intéresseraient guère et ne résisteraient pas aux exi-

---

(1) C'est notre chère M^me^ D.... qui avait préparé ce déjeuner, et je ne veux pas l'oublier ici.

gences de la vie matérielle. J'oublie complétement, quant à moi, tous les Romains, les Romaines et les préfets du prétoire de la Gaule méridionale.

Au dernier coup de dent, la fièvre de la science reprend le dessus et mes chers compagnons, armés de leur filet, repartent de plus belle sous les rayons ardents d'un soleil qui les consume et les grille. Je les suis..... du regard et je les vois disparaître au tournant de la gorge.

Je suis encore seul, abandonné comme un lépreux du moyen âge. Je dois vous dire, à ce sujet, que c'est le sort réservé à tous ceux qui vont en excursion avec des naturalistes : votre meilleur ami vous délaisse sans cesse, pour les ailes d'or du plus petit des moucherons.

Quant à moi, pauvre ignorant, je trouve beaucoup plus naturel d'aller m'asseoir et m'abriter dans l'anfractuosité d'un rocher, à l'ombre d'un sureau, entouré de plantes aromatiques, dont les parfums enivrants m'entrainent dans des rêveries sentimentales que je ne puis définir; puis, la fatigue du voyage, la chaleur qui m'accable, la digestion d'un bon dîner champêtre, le silence de la clue et le chuchotement confus et mélodieux de la rivière qui coule à mes côtés me font tomber dans un état léthargique qui me prend et me gagne; et, faut-il vous le dire? petit à petit....., malgré moi....., mes paupières se ferment....., et je m'endors tout doucement du plus profond sommeil.

Je rêve de suite à Claudius Posthumus Dardanus, à Newia Galla, sa femme clarissime, à Claudius Lépidus, son frère bien-aimé, à saint Augustin, à saint Jérôme, à Sidonius Appolinaris et à bien d'autres encore. Je vois ensuite, dans mon songe, des cohortes et des légions romaines défiler triomphantes dans la gorge tortueuse et imposante de Chardavon et, comme apothéose, l'empereur Honorius, fils du grand Théodose, sur son char de bataille, poursuivant Jovien, l'usurpateur de la pourpre dans les Gaules, et le poignardant de ses mains !!

∴

Je dormirais peut-être encore ; mais je me sens secoué fortement par mon excellent ami Daime, qui, ne me retrouvant plus sur les bords de la source et inquiet sur mon sort, craignait que je ne sois tombé au fond d'un précipice. Je me réveille en sursaut et, dans l'assoupissement de mes sens éperdus et troublés, je crois, un moment, avoir devant moi..... l'illustre Dardanus en personne. Je me frotte les yeux, la lumière m'aveugle et, revenu à moi, je suis tout le premier à rire de ma méprise.

Quelques minutes après, rassuré à mon égard, l'attention de mon ami est attirée de nouveau par..... une mouche qui vole. Il la suit, la poursuit avec une ardeur juvénile que rien ne peut lasser, et je le perds de vue dans le bas du torrent.

Je suis encore seul, et ne sachant que faire, je vais revoir, une dernière fois, cette inscription romaine qui m'a donné tant de mal et que je ne reverrai peut-être plus de ma vie. Je compulse mes notes, je complète mes observations....., en écrivain d'aventure et en archéologue d'occasion.

∴

J'ai oublié, à ce sujet, de vous dire que notre très éminent collègue et ami, M. Plauchud, en a fait un estampage en 1880 (1). C'est peut-être le seul qui existe et nous devons le féliciter ; car il a fallu, pour cela, emporter des échelles, des échafaudages et prendre beaucoup de peine.

Il connaît le pays mieux que personne, et je regrette, pour vous et pour moi, qu'il ne soit pas là, à ma place,

---

(1) Cet estampage est au musée de Saint-Germain.

pour vous en faire la description. Il y apporterait ces délicatesses de cœur et d'esprit qui nous enchantent et qui l'ont classé, depuis longtemps, parmi les félibres les plus remarquables de toute la Provence, dont les noms seront gravés, non sur la roche dure, comme celui de Dardanus, mais sur les tables d'airain de l'immortalité.

J'ai voulu simplement, quant à moi, tout en remplissant un devoir, appeler votre attention sur une des nombreuses curiosités de nos chères Basses-Alpes et disposer les artistes, les archéologues, les savants et tous ceux qui aiment la grande et belle nature du bon Dieu à faire cette excursion. Ils en reviendront satisfaits.

∴

L'heure du retour approche. C'est la fin d'une journée charmante que je n'oublierai de ma vie. Mes deux amis viennent enfin me retrouver et, quelques instants après, nous remontons en voiture et nous rentrons, le soir même, dans notre bonne ville de Digne, enchantés et ravis.

∴

Il ne me reste plus qu'à m'excuser encore d'avoir abusé si longtemps de votre extrême patience, à vous remercier profondément de votre bienveillante et gracieuse attention et, en me séparant de vous, permettez-moi, chères Dames et chers Messieurs, de vous dire au revoir et à l'année prochaine.

M. Daime, vice-président, prend ensuite la parole et donne à M. P. Martin une réponse pleine d'esprit, sous le titre suivant :

CE N'EST PAS UN RÊVE

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois, à mon grand regret, rectifier une assertion émise par notre Président, dans son étincelant discours : je ne suis point un savant, et que M. Paul Martin ne croit pas que je fais ici le modeste. S'il le pensait, il serait bien obligé de s'incliner, comme j'ai dû le faire, hélas ! devant l'autorité d'un homme qui a laissé, dans notre pays, des traces ineffaçables de son mérite et à qui je dois d'avoir entendu, sur mon compte, de dures vérités.

Jugez-en plutôt.

Il y a un an, nous résolûmes, notre honorable président, un entomologiste passionné, M. Azam, et votre serviteur, de faire une excursion à Pierre-Ecrite. — Vous venez d'en entendre le récit et vous savez, comme moi, combien la fameuse inscription, gravée par les ordres de Claudius Posthumus Dardanus, préfet des Gaules, mérite qu'on se dérange pour aller l'admirer. Toutefois, je ne vous cacherai point que mon amour pour l'épigraphie n'était pas le vrai mobile qui me poussait vers le fameux rocher que fit trancher le préfet romain.

Je laissai donc mon ami Martin examiner le défilé et l'inscription, en artiste consommé qu'il est, et me rendis sur le bord du ruisseau, pour y faire des vers sous les frais ombrages et y chercher des punaises, selon mon incorrigible habitude.

Filet et pince en mains, j'explorais attentivement les broussailles, tout à mon occupation préférée, quand je sentis une sorte de frôlement sur mon épaule. Je crus,

d'abord, qu'il venait de quelque flexible branche de saule, mais le frôlement se répétait : on eût dit comme une main invisible et molle, quelque chose d'immatériel qui renouvelait ses appels.

Je finis par me retourner.

Je vous vois pâlir, Mesdames, et vous, Messieurs et chers confrères, je vois un sourire d'incrédulité se dessiner sur vos lèvres.

« Encore une histoire de revenant, pense l'assemblée ; » n'oublions pas que M. Daime est de Marseille et qu'il » est bien capable de nous raconter quelque blague sen- » tant son terroir. »

Hé bien, je n'invente rien : j'avais devant moi le spectre de Claudius Posthumus en personne. — Un spectre en personne ! Convenez que cela n'est point banal. Riez, riez à votre aise, moi je ne riais pas. — Ces rencontres-là ne se font point tous les jours.

Je ne vous décrirai pas le spectre, qui ressemblait à tous les autres. On l'a déjà fait.

Toutefois, Dardanus avait un air irrité qui m'intimida tout de suite. — J'étais assez embarrassé. — Comprenant qu'en somme le spectre était chez lui et que les premières politesses devaient venir de mon côté, je cherchais, depuis un moment, à me remémorer mon latin ; car il était clair pour moi que l'ancien ne devait pas comprendre le français, cette langue n'étant pas encore inventée de son temps. — Mais le latin ?.... Perdu, tout à fait perdu. — Je n'en retrouvais pas un mot, ayant depuis longtemps négligé mes auteurs.

Et l'ombre de Claudius Posthumus Dardanus prenait un visage de plus en plus renfrogné.

Ma foi, je me dis tant pis ; *li vou charra provençaou....*

« *Vous presenti meis respè, Moussu lou Préfé* », *li diguéri.* — Et, voyez un peu combien cette langue est universelle : je fus parfaitement compris et, de plus, l'illustre Romain, qui avait sans doute fréquenté Aubanel et

Roumanille aux Champs-Elysées, daigna me répondre dans leur belle langue.

« *Que garcès aqui?* » me dit-il, non sans une certaine brutalité qui sentait bien son Romain.

J'essayai vainement de faire comprendre à ma nouvelle connaissance le but de mon occupation. Il paraissait n'en saisir que vaguement la portée et me dit, sans détours, que, lorsqu'on avait autant de barbe que moi, il y avait des travaux plus dignes d'un homme.

Je me targuai alors d'Aristote et de Pline, pensant l'émouvoir :

« *Aristoto, mé fagué, un gregou! Plino, un vieil » cou... doum!* »

Evidemment, le guerrier n'aimait pas les savants de son temps. — De nos jours, cela est bien changé, grâce aux dieux.

Je me rappelai à temps que Dardanus jouissait, de son vivant, d'une réputation de caractère difficile et je crus prudent de ne pas le contrarier.

Je n'aime pas à me battre contre les ombres.

D'ailleurs, il était parti, comme on dit; la faconde romaine allait son train, doublée de la faconde provençale. Claudius Posthumus Dardanus me racontait ses campagnes. Quand il eut fini, il m'apostropha ainsi, en ces termes, que je traduis en français, pour que tout le monde en profite :

« Crois-moi, ô barbare, rejoins ton compagnon, va » contempler le roc indomptable que mon bras a brisé » et lis, si tu le peux, ce que grava sur sa surface » aplanie un ciseau habile. Là, tu comprendras ce que » fut un Romain. Les seules sciences dignes d'un homme » sont celles de la guerre, qui dispose de la vie humaine, » et celle des travaux publics, qui facilite les rapports » des peuples entre eux. Suis plutôt l'exemple d'un peuple » qu'aucune nation n'égala jamais et, si tu ne t'en sens » point la force, rends du moins hommage à l'un de ses

» plus fameux enfants ; imite en cela ton compagnon, plus
» avisé que toi. »

Et, ayant fait un geste solennel, l'ombre disparut.

Pour dire vrai, je n'eusse pas été fâché de lui répliquer, ne fût-ce que pour ramener mon interlocuteur à plus de modestie, en lui apprenant que j'avais, dans ma vie, fait couper plus de rochers que lui, sans y mettre ma signature, et que je préférais transpercer des insectes que des hommes. Mais, d'autre part, je n'étais pas fâché d'être débarrassé de cet illustre gêneur, car j'entendais au même instant la voix de notre président qui me rappelait que l'heure s'avançait. C'était une voix naturelle, celle-là, et autrement sympathique que l'autre. Je m'empressai de me rendre à son invitation.

Vous le voyez, mon cher Martin, vous n'avez pas rêvé ; Claudius Posthumus Dardanus hante ces parages.

Le vaniteux Romain m'avait fait perdre quelques coups de filet, mais il ne m'avait pas guéri de mon amour pour l'entomologie et je n'avais, malgré lui, pas perdu ma journée.

Je ne soufflai mot de sa fâcheuse intervention à mes compagnons ; ils auraient cru que j'inventais, et je leur montrai triomphalement :

Anthrax Iacchus, mouche en demi-deuil, au corps de velours parsemé d'écailles d'argent ;

Chrysis ignita, hyménoptère de lapis et de rubis :

Necydalis major, le plus élégant des longicornes ;

Et enfin *Megalomerium meridionali*, rarissime punaise aux ailes de gaze délicate, au corps d'émeraude, dont l'existence en France n'avait pas encore été constatée et qui passe sa vie sur l'Epilobium hirsutum, aux rouges panaches; et les critiques de Claudius Posthumus ne parvenaient pas à étouffer la joie que me procurait ma nouvelle conquête.

Car, si je suis loin d'être un savant, comme nos aimables confrères, les Marion, les de Berluc, les Plauchud, les de

Selle, les Lieutaud ; si je suis loin d'être un artiste, comme Paul Martin, je revendique du moins le titre d'ami passionné de la science et de l'art. Or, l'une et l'autre trouvent leur aliment dans la nature, qui ne nous ménage pas plus les sujets d'étude que les beautés de la ligne et l'éclat des couleurs. Je prends ce que je puis dans ce noble festin d'idéal, et Bernardin de Saint-Pierre nous a montré ce que le savant et l'artiste, le simple amateur même, peuvent trouver dans le spectacle de la nature.

Nous quittâmes Pierre-Ecrite, chacun avec les satisfactions propres à nos états d'âmes.

Pour moi, je ne garde pas rancune à Claudius Posthumus Dardanus de son admonestation. S'il m'est donné de le rencontrer, un jour, aux Champs Elyséens, je lierai plus ample connaissance avec lui et, comme dans ce fameux endroit, il y a, dit-on, beaucoup de sources et de verdure, je ne désespère pas de faire de lui un entomologiste infatigable, car quelles belles punaises il doit y avoir dans ce pays-là !

Pour fixer la date de la mémorable rencontre dont vous venez d'entendre la relation, je vous apprendrai, en terminant, qu'elle eut lieu le 29 juin 1893, en pleine période caniculaire et.... électorale. — Sans violer le règlement, qui nous interdit la politique, je puis bien dire que, pendant que je chassais aux punaises, d'autres chassaient à l'électeur ; que notre calèche, brûlant le pavé, nous fit prendre pour des candidats à la députation. — Ah ! ils étaient moins rares que la *Megalomerium meridionali*, et il était facile d'en faire une belle collection. Mais passons...

On attendait, précisément, un candidat à Saint-Geniez. Il y eut confusion, et, à sa descente de voiture, devant l'auberge, notre excellent et pacifique président fut accueilli par des cris répétés de : Vive notre député !

Si M. Martin avait, à ce moment-là, prononcé un discours semblable à celui qu'il vient de nous faire entendre,

nul doute qu'il serait aujourd'hui député et qu'au lieu de dessiner nos Alpes il ferait du.... tapage à la Chambre avec.... son couteau à papier.

Félicitons-nous qu'il ait eu le courage de résister aux ovations populaires, puisque cela nous a donné le plaisir de le conserver au milieu de nous et de compter que, de son pinceau délicat, de son harmonieuse palette, surgiront encore longtemps de charmantes aquarelles.

La partie artistique du programme est écoutée avec un vif plaisir et accueillie par de fréquents bravos, ainsi que les lectures que, nous allons publier pour la plupart.

La séance est levée à minuit et demi.